

Moussa

Moussa se réveilla encore fébrile dans l'airbus A300. Toujours menotté, son gardien situé sur le siège d'à côté. Moussa ne s'était pas vraiment rendu compte que la dernière boisson, prise après avoir quitté le centre de rétention de Vincennes, contenait un puissant soporifique. Il avait aussi le souvenir douloureux d'un violent coup reçu au moment de l'embarquement qui avait achevé toute velléité de rébellion. Malgré tout, il était soulagé d'avoir pu effectuer deux appels téléphoniques avant son départ à M. Pierre puis à Emelya. Sur l'écran devant lui on pouvait suivre l'itinéraire du vol de Paris qui le ramenait à Abéché dans le massif de l'Ouaddaï au rythme d'un affichage lumineux, sonore et régulier.

L'appareil survolait le désert au Nord du Tibesti...

L'odyssée de Moussa avait été longue et semée de moments tragiques. Sa vie avait commencé dans les rues d'Abéché, deuxième ville du Tchad. Orphelin, il avait appris à survivre. Comme tous ceux de sa bande

victimes des conflits armés voisins au Darfour, du sida, de la pauvreté et des mauvais traitements ; Moussa avait subsisté avec des petits boulots : tissage de tapis, tannerie et maroquinerie, mais aussi grâce aux vols à la tire, aux chapardages. En apparence, le temps semblait s'être arrêté à Abéché. Le marché était toujours très actif. Les rues ne connaissaient toujours pas le bitume. Les petits commerces, toujours présents, n'étaient plus tenus par les Libanais et les chinois. Les mosquées avaient prospéré comme partout mais les écoles et les dispensaires continuaient à manquer et les enfants restaient désœuvrés dans la rue. Les militaires français étaient toujours présents avec un détachement au niveau de l'aéroport, près du mont Kilinguen. Les militaires tchadiens eux aussi étaient présents surtout en ville. Un couvre-feu avait même été instauré pour les humanitaires le soir. Malgré ce renfort d'ordre, quelques bandes d'enfants avaient prospéré. Moussa en était. Et la délinquance l'avait conduit inévitablement en prison. À cause des deux traces plus sombres qui partaient sous ses yeux, sa silhouette plutôt athlétique et sa marche régulière en cellule, on l'avait surnommé Moussa le guépard du Ouaddaï.

Sorti du pénitencier, il avait repris son activité de petits boulots en larcins jusqu'au jour où il faillit mettre la main sur le portefeuille d'un blanc. C'était à proximité du Lycée Franco Arabe. M. Pierre, professeur, l'avait repéré et le laissa s'approcher. À peine, la tentative de vol entamée, M. Pierre lui offrit

son plus beau sourire en lui disant : « Ah, ah, toi, tu as besoin de quelque chose, mon ami ? » Moussa, malgré la surprise, répondit également avec son plus beau sourire et des yeux lumineux. M. Pierre enchaîna : « Bon ! écoute, je te donne 100 francs, si tu me fais un dessin avec ce crayon et cette feuille ! » Moussa hésita, mais à la vue du billet de 100 francs qui s'agitait, il essaya. Ce fut le début d'une grande amitié qui lui permit de commencer, puis de poursuivre l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, sans compter celui du dessin, un peu tous les jours, au fil de leurs rencontres. Moussa le guépard du Ouaddaï se révéla en effet vif, fin et pugnace, ce qui en fit un garçon intelligent et doué pour le dessin. L'estime que lui portait M. Pierre valait tous les francs et les dollars du Tchad. Après deux années passées au Lycée Franco Arabe d'Abéché, M. Pierre quitta le Tchad avec beaucoup d'amertume. Avant de partir il confia à Moussa son adresse écrite au verso d'une splendide carte postale qui représentait la Tour Eiffel illuminée un soir de 14 juillet. Moussa se décide ce jour-là à retrouver M. Pierre, coûte que coûte, lui et son beau pays, il avait 17 ans. Il fallait donc immigrer en France.

Au départ du Tchad, ils étaient plus d'une vingtaine de migrants clandestins, avec quelques femmes et des enfants, répartis dans deux gros véhicules chargés de foin en direction du nord vers Faya Largeau. Peu avant la frontière Libyenne, les passeurs ont changé de nationalité. Les Tchadiens ont passé le relais aux Libyens qui les ont laissés

disparaître moyennant une nouvelle contribution. Cette zone-là n'était pas contrôlée par l'armée. La surveillance des frontières au sud de la Lybie était principalement entre les mains des milices qui, au lieu d'empêcher les convois de clandestins, en faisaient un commerce juteux. Ils furent arrêtés à 70 kilomètres d'Ajdabiya après un contrôle. Ceux qui n'avaient aucune pièce d'identité furent emmenés dans un camp spécial à Benghazi. Puis ils furent relâchés, car les garder était toujours trop coûteux pour l'État. Alors certains décidèrent de rester. Ils travailleraient au noir dans l'insécurité totale de la Lybie livrée à la violence des milices. Depuis l'assassinat du frère Guide Suprême, les combats opposaient les forces d'un général dissident à des groupes islamistes et Benghazi vivait au rythme des attentats contre les consulats ou les hôpitaux, des tentatives de coup d'État, et des évasions massives de prison.

Moussa et les autres clandestins poursuivirent leur exode par la traversée de la Méditerranée vers les côtes italiennes. Un passeur fut trouvé facilement.

En pleine nuit ils partirent dans une mer agitée. L'embarcation surchargée était vétuste et son moteur poussif. Au petit matin, la mécanique céda, livrant le pilote et ses passagers entassés à la merci des vagues dans la tempête. Une lame plus forte que les autres prit le dessus des cris. L'embarcation chavira.

Moussa se retrouva sur un lit dans un camp à Lampedusa où il apprit son sauvetage miraculeux et

la disparition de 14 autres passagers. Il portait toujours sur lui la carte postale de M. Pierre, dont l'adresse était devenue illisible. Il la connaissait par cœur : 12 boulevard Victor Hugo 4e étage 75 Paris.

Le coucher et lever de soleil à Lampedusa laissaient généralement les touristes sans souffle mais pour les migrants c'était surtout une prison à ciel ouvert. Les clandestins arrivaient d'un peu partout : Soudan, Erythrée, Egypte, Syrie, Niger, Tchad, Mali, Libye, Tunisie et bien d'autres pays ; musulmans chiites ou sunnites, animistes, et chrétiens d'orient ou d'Afrique, blancs ou noirs, tous vivaient là dans la surpopulation derrière les barbelés sous le regard vigilant des policiers, carabiniers et soldats. Les forces de l'ordre patrouillaient 24 heures sur 24. Là son rétablissement se fit dans des conditions d'accueil et d'hébergement exécrables. Pour combattre les épidémies de poux et de gale, on les obligeait à se mettre tous nus en file indienne afin de les asperger de produits désinfectants. Le personnel leur hurlait de se déshabiller et souvent se moquait. Leurs vêtements étaient jetés. Il faisait froid. Les sanitaires étaient indignes. Les chiens errants s'infiltraient dans le camp et urinaient sur les sacs des migrants. La surpopulation du camp ne permettait plus d'assurer une alimentation correcte. Rares étaient ceux qui arrivaient à obtenir un statut de réfugiés. Ils fuyaient tous les conflits, la guerre et la misère. Alors, certains allaient jusqu'au suicide.

Au fil des jours, la tension à l'intérieur du camp était telle que même les travailleurs humanitaires ne

franchissaient plus les barrières de ce qu'ils appelaient désormais « la cage aux fauves ». Ces derniers jours, l'ambiance était devenue explosive dans le centre de rétention. Alors Moussa décida de se révolter sans attendre un jugement qui ne pouvait lui être que défavorable. Il redevint le chef de bande qu'il avait été et se retrouva précipitamment à la tête de migrants révoltés. Un matin, ils se retrouvèrent une dizaine pour faire basculer le grillage. Prêt à s'évader, leur objectif était de se rendre au port, de se saisir d'une embarcation et de filer vers le continent. Alors, ils s'emparèrent d'un banc pour déstabiliser le grillage à coups de béliers. Une fois la clôture ébranlée, ils dressèrent le banc sur le grillage en guise de rampe. Puis chacun, en courant, grimpa et sauta vers la liberté qui les attendait à quelques mètres.

Pas très loin de Moussa, on put voir à une cinquantaine de mètres de là, un carabinier armer son arme de poing, un SIG SAUER, viser et faire feu sans sommation.

De prison en hôpital, tel semblait être le passé, le présent et le futur de Moussa. À une évolution prête, il était maintenant sur le continent à Naples, à l'Ospedale Monaldi. Dans la chambre surveillée de l'hôpital, on soignait sa blessure à l'épaule droite. Il mangeait bien. On s'occupait de lui. Il fit la connaissance d'une aide-soignante d'origine éthiopienne : Emeliya. Elle lui parlait italien, il répondait en français. Ils communiquaient surtout par un regard attendri. Elle ressemblait à une divinité : grande, des pommettes saillantes, un nez

droit et fin, bien dessiné et des lèvres légèrement charnues. Tous ses mouvements étaient majestueusement délicats. Après son départ de la chambre, Moussa réussit de mémoire à croquer son portrait sur un morceau de feuille.

Un jour alors qu'elle allait entrer, Moussa ferma les yeux pour jouer au dormeur. Il devina ses gestes professionnels, ses déplacements, puis il sentit son odeur se rapprocher lorsqu'elle ajusta les draps du lit. Il attendit. Elle le regardait. Puis immobile, il souleva une paupière, la regarda et ils rigolèrent tous les deux de bon cœur. Ils s'étaient séduits. Un jour, il osa lui montrer sa carte postale. Alors, elle comprit quel était son rêve. Un soir avant de quitter la chambre, elle déposa un sac sur la table et lui envoya un baiser avec la main et son souffle. Il se leva, fouilla et découvrit des vêtements de ville à sa taille, 300 euros et une photo d'Emeliya suivie d'un numéro de téléphone, et deux mots en italien : « Buon viaggio ».

Moussa attendit l'heure de la relève pour sortir de la chambre et quitter les lieux discrètement. En sortant, il la vit assise à la terrasse du café qui jouxte l'hôpital. Elle l'attendait. Ils filèrent dans son studio et là sans plus tarder ils s'aimèrent et s'aimèrent encore plus lentement en savourant toutes leurs caresses.

La nuit fut longue, belle et voluptueuse.

Le lendemain, avant d'aller travailler, elle le déposa à la gare de Naples. Le soir, en rentrant, elle

trouva l'ébauche de son portrait dessiné au stylo à bille avec trois mots : « À bientôt... Moussa ».

Puis : Rome, Turin, Lyon et enfin Paris.

M. Pierre ne fut pas surpris de retrouver Moussa mais un peu gêné d'héberger un clandestin. Le droit pénal réprime ce qu'il considère comme un délit : l'assistance aux personnes en situation illégale. Mais l'enseignant accueille et hébergea Moussa comme un fils avec bonheur et bienveillance dans son appartement. Celui-ci était modeste : une grande pièce, une chambre, un bureau atelier de peinture. Tout était blanc, avec des aquarelles ou des gouaches : paysages du Tchad, portraits de femmes à la manière de Titouan Lamazou, qui alternaient, entre les étagères surchargées de livres, avec des reproductions de photographies signées Willy Ronis ou Cartier Bresson et des copies de Marcel Duchamp. Ils visitèrent Paris à pied sous son ciel gris bleu ou bleu gris, en commençant par la Tour Eiffel, puis les musées. Moussa aima le Louvre et le musée du Quai Branly. Un autre jour, ce fut Montmartre, les quais de Seine toujours à pied. Et puis les grands spectacles : opéras avec *La flûte enchantée* de Mozart, un ballet *Le Lac des cygnes* version reprise de Noureiev et plusieurs concerts, un symphonique *Cornelius Meister* de Gustav Mahler, deux rock et pop : l'un avec Isaya et l'autre avec Zaz. M. Pierre aimait lire l'émotion sur le visage de Moussa à chaque

découverte. Cela semblait lui faire du bien. Ils reprirent ensemble le dessin, la lecture et l'écriture. Il lui fit apprendre des poèmes de Jacques Prévert. Moussa progressait très vite. La voisine de M. Pierre, une dame dont les idées n'étaient pas très généreuses, s'inquiéta de la présence de ce jeune noir dans l'immeuble. M. Pierre lui fit savoir qu'il s'agissait d'un ancien élève tchadien de passage. La question de l'avenir de Moussa à Paris se posa au bout de trois mois. Mais à peine s'étaient-ils interrogés, que la Police des frontières intervint au 4e étage du 12 boulevard Victor Hugo. Ce fut radical : une retenue administrative pour identification puis un internement au Centre de rétention à Vincennes pour Moussa. M. Pierre appela un ami avocat. On ne pouvait plus rien pour Moussa, mais depuis quelque temps, il n'était plus illégal de nourrir, d'héberger et d'aider un immigré clandestin, tant que cela était désintéressé, c'est-à-dire sans contrepartie. M. Pierre ne risquait plus rien. Moussa allait être reconduit dans son pays. La voisine pouvait être soulagée.

L'appareil survolait le désert au Nord du Tibesti. L'écran, qui affichait l'itinéraire du vol au rythme lumineux, sonore et régulier, s'éteignit définitivement.

Communiqué de Presse

Un avion de la compagnie aérienne Africa Air a disparu des radars, dans la nuit du mercredi 20 juillet, alors qu'il transportait au moins 122 personnes à son bord, dont 7 membres d'équipage. Le vol AA 5 010 assurait la liaison entre Paris et Abéché. Le contact a été perdu environ 4 heures après son décollage de la capitale. Selon plusieurs sources, trente et un Français étaient à bord de l'avion.

Le ministre des transports tchadien a indiqué que le pilote de l'appareil avait demandé à modifier sa route en raison d'une tempête violente. Selon La Chaîne Météo, le vol AA 5 010 a en effet traversé une zone où de nombreux orages éclataient « avec des rafales de vent puissantes, des nuages de sable opaques et une activité électrique importante ». Les circonstances de la disparition de l'appareil ne sont pas encore confirmées. Le secrétaire d'État aux transports français, a uniquement dit que l'avion survolait le désert au Nord du Tibesti avant d'être perdu.

Et,

Les alizés s'étaient maintenant endormis et le silence du désert alourdissait la vue. Moussa reposait

à l'écart des débris de l'appareil, allongé sur un sol carbonisé, sous un soleil éclatant.

Sur ce corps apparemment immobile, on pouvait distinguer au bout des poignets menottés des doigts qui imperceptiblement dessinaient sur le sable le portrait d'Emelya.

Moussa avait rejoint cette immensité sans barreaux, sans porte, prisonnier du désert, plus étroitement confiné qu'au plus étroit des cachots.

Extrait de *Crissements de Sable*